

*Louis Guilloux, un écrivain dans la presse.* Sous la direction de JEAN-BAPTISTE LEGAVRE et MICHÈLE TOURET. Presses Universitaires de Rennes, 2014. Un vol. de 278 p.

Ce volume collectif résulte du travail suivi d'une équipe interuniversitaire qui, dans la foulée du colloque de Cerisy, *L'Atelier de Louis Guilloux* (2010, publié aux PUR en 2012), a adopté la démarche féconde de journées d'études régulières. Il s'agit également d'un travail pluridisciplinaire où collaborent des spécialistes de divers horizons (littérature, sciences de l'information et de la communication, science politique), ce qui permet une approche fine et documentée de la production multiforme d'un écrivain comme Louis Guilloux.

Le cap est nettement indiqué par le titre où le choix de la préposition a été mûrement réfléchi, comme en témoigne la préface de Jean-Baptiste Legavre et Michèle Touret ; celle-ci revient, dans sa propre contribution, sur la distance qu'il y a « entre écrire dans la presse et écrire pour la presse » (p. 104). Guilloux a eu à plusieurs reprises une intense activité de journaliste, en particulier dans les années 1920, mais elle n'a jamais été pour lui un but en soi : il est, se pense, se veut « écrivain » avant tout. La structuration de l'ouvrage en deux parties illustre combien, dans sa pratique, ce rapport entre journalisme et littérature a été tendu et fécond en même temps. Une première partie, « Une vie dans la presse, nécessité et engagements », établit combien le journalisme répondait pour lui à des impératifs professionnels et sociaux mais aussi à des choix idéologiques profonds. Une seconde, « Entre journalisme et littérature », analyse la manière dont ses expériences journalistiques ont abondamment nourri son écriture romanesque.

Les sept contributions de la première partie envisagent les rapports entre Guilloux et la presse sous plusieurs angles successifs. D'abord, Arnaud Flici, responsable du fonds d'archives à la Bibliothèque de Saint-Brieuc, esquisse l'omniprésence de la « matière journalistique » dans le fonds Guilloux en concluant à une « véritable mise en scène matérielle construite par l'auteur » autour de cette matière (p. 24), soulignant au passage toutes les questions que pose et les tâches qu'impose cette omniprésence. Sylvie Golvet établit ensuite d'une manière fine et précise comment le jeune Guilloux devient journaliste à Paris au début des années 1920 ; elle analyse les moyens qu'il déploie (grande diversité des types d'articles proposés et des publications visées) et ses ambiguïtés par rapport aux positions qu'il construit (p. 42-43) et aux réseaux qu'il installe (p. 47) ; elle ouvre déjà vers ce qui fera l'objet de la seconde partie de l'ouvrage : la transposition romanesque, souvent acrimonieuse, de ces expériences, et la manière dont le journalisme diffuse dans toute son œuvre. André Rot, pour sa part, revient sur la participation de Guilloux au journal conservateur *L'Intransigeant* (1922-26), en y voyant « une des écoles » de l'écrivain (p. 69) mais sans le même recul critique par rapport aux transpositions ultérieures. Valérie Poussard-Fournaison revient elle aussi sur ce début des années 1920 mais sous l'angle plus précis des articles de Guilloux consacrés au cinéma qu'elle situe entre défense et désaffection, sans une véritable prise en compte des spécificités de l'écriture cinématographique ; elle aussi y voit un écrivain en train de faire « ses gammes de romancier » (p. 88). Michèle Touret s'arrête à la collaboration de Guilloux au journal de gauche *Vendredi* dans les années 1930 : elle présente de façon convaincante sa manière de se situer en conteur ou en chroniqueur plus qu'en journaliste, pratiquant une sorte d'esquive à la fois pour ne pas se laisser happer, comme Guéhenno, par le journalisme au détriment de la littérature, et pour éviter des combats pour lesquels il se sent insuffisamment armé en cette période particulièrement tendue sur le plan politique et idéologique (p. 99) – comme en témoignent aussi ses rapports compliqués avec la presse communiste. C'est justement au bref passage de Guilloux au journal communiste *Ce soir* en 1937 que Bernard Pudal consacre sa contribution : ce cas précis lui fournit la matière d'une analyse pénétrante des stratégies du PCF par rapport aux intellectuels non communistes (p. 110) ; puis il analyse les démêlés de Guilloux avec Aragon, principalement après le voyage en URSS avec Gide ; il n'est pas étonnant dès lors que Guilloux, répugnant à se faire instrumentaliser, quitte vite le journal communiste. Cette première partie de l'ouvrage se clôt par une réflexion de Francine Dugast-Portes sur la position de Guilloux dans le champ littéraire à travers ses rapports avec la presse pendant la Seconde Guerre mondiale : elle met en valeur la

manière dont il se crée un réseau (par exemple dans ses relations avec Maurice Nadeau) et accumule dans ses *Carnets* une « énorme réserve d'articles » (p. 136). Elle conclut que « le journalisme fait partie des recherches sans fin de l'atelier d'écriture » (p. 138), rejoignant ainsi la plupart des autres auteurs de cette première partie de l'ouvrage qui, à partir des collaborations journalistiques de Guilloux, pointaient le journalisme comme laboratoire de l'œuvre.

La seconde partie de l'ouvrage, « Entre journalisme et littérature », ne dit pas autre chose, mais elle le fait à partir de questionnements littéraires – ou d'analyses du positionnement de Guilloux dans le champ littéraire – et en campant la plupart du temps sur le territoire de son œuvre. Adeline Wrona revient sur ses pratiques journalistiques des années 1920 (dans *Le Populaire* et *Excelsior*) et montre avec bonheur comment sa pratique du « bloc-notes » lui permet de naviguer entre politique et fiction, usant en particulier de stratégies narratives très efficaces pour articuler le « je » et le « nous » (p. 161). Grégoire Leménager établit combien l'expérience de critique littéraire, que ce soit à *Europe* ou à *Ce soir*, a été peu concluante pour Guilloux, en ce qu'à travers elle, il construit et refuse une position dans le champ littéraire, mais aussi combien elle est intéressante pour nous en ce qu'il y précise sa conception du roman : faire entendre une voix, en une fonction d'expression plus que de représentation (p. 179). Se demandant pourquoi Guilloux est quasi-absent de la presse prolétarienne, Jean-Charles Ambroise fouille sa relation compliquée avec Henri Poulaille et montre combien la question identitaire est au cœur de son positionnement dans le champ littéraire (p. 199). En deux contributions distinctes, Jean-Baptiste Legavre dessine et sonde deux personnages de journalistes dans le roman *Le Jeu de patience* (1949) : Pierre Chesnet et « Monsieur Robillard dit Rouletabille, correspondant du grand régional républicain *Le Démocrate* » ; le premier, journaliste « de peu » que l'on dirait issu du monde de Balzac, joue un rôle de « passeur » et de « personnage miroir » (p. 220-21), même s'il s'avère que Guilloux a du mal à conter sa jeunesse de journaliste ; le second, qui apparaît dans le roman comme signataire d'articles puissamment nationalistes et auteur de discours enchâssés, remplit pour le narrateur une fonction d'« effecteur de mémoire » (p. 249) ; la référence ironique à Gaston Leroux et la distanciation non moins ironique opérée par Guilloux dans la relation des événements par ce personnage-repoussoir signent, de la part de l'écrivain, tout un travail de deuil par rapport au journalisme et la reconnaissance de la fonction libératrice de l'écriture romanesque dans le rapport au temps. Philippe Baudorre retrace ensuite le sort étrange d'un texte de Guilloux qu'il qualifie d'« apatride », – comme si le texte avait été rendu adéquat à son objet puisqu'il s'agit du compte rendu d'une enquête menée par Guilloux en 1961 dans des camps de « personnes déplacées » en Europe centrale ; publié dans *Preuves* en 1962, ce texte, constitué surtout de portraits, de brefs dialogues, rapportés par un écrivain qui excelle à observer les signes de la singularité de l'autre, est repris en 1982 dans les *Carnets*, dont relève bien sa pratique de notes, mais à la fin du volume et non à la date de l'enquête, ce qui en fait un texte lui aussi « déplacé » (p. 234). Alexandra Vasic, enfin, analyse finement l'usage massif que Guilloux fait de la presse dans son roman *Les Batailles perdues* (1960), entreprise d'écriture ironique de l'Histoire : à travers les nombreux lecteurs de presse – qui se donnent par là l'illusion de participer à l'Histoire en train de se faire –, on constate à quel point la démonétisation du langage journalistique opère une déréalisation de l'Histoire, en même temps que l'intrigue romanesque elle-même en vient à peupler la rubrique faits divers de la même presse ; dans cet « effet de sens, commun à la mise en scène de l'Histoire et des intrigues romanesques », l'Histoire devient « un mauvais feuilleton » (p. 265).

On ne saurait rendre compte de ce volume sans mentionner les nombreuses illustrations qui le scandent : manuscrits, dactylographies corrigées, extraits de presse, « une » de journaux – tous tirés du fonds Guilloux de Saint-Brieuc – complètent très heureusement les propos.

On l'aura compris : c'est un livre utile, jusque dans ses redites, simples traces de regards croisés sur un même objet. D'une part, on y trouvera une foule de renseignements sur le foisonnement des journaux et des revues dans les décennies d'entre les deux guerres et d'après-Second Guerre, avec des décryptages très subtils de leur fonctionnement. D'autre part, on entrera mieux dans l'univers de Louis Guilloux, à la fois l'homme – ses refus, ses passions, ses

contradictions, qui le rendent infiniment attachant – et l'œuvre dont le journalisme éclaire, d'une manière indispensable, la genèse et les soubassements.

AGNÈS SPIQUEL